


LE CENTENAIRE

DE LA

NAISSANCE DE NAPOLÉON Ier

DISCOURS

PRONONCÉ AU TEMPLE-NEUF A STRASBOURG

LE 15 AOUT 1869

PAR

L. LEBLOIS

PASTEUR

STRASBOURG

IMPRIMERIE DE JEAN-HENRI-EDOUARD HEITZ

RUE DE L'OUTRE, 5

1871




HEEK GENT

LE CENTENAIRE

DE LA

NAISSANCE DE NAPOLÉON IER

DISCOURS

PRONONCÉ AU TEMPLE-NEUF A STRASBOURG

LE 15 AOUT 1869

PAR

L. LEBLOIS

PASTEUR.

STRASBOURG

IMPRIMERIE DE JEAN-HENRI-EDOUARD HEITZ

RUE DE L'OUTRE, 5

1871.



Extrait du *Progrès religieux*.

A Monsieur le rédacteur du PROGRÈS RELIGIEUX.

Strasbourg, le 20 mars 1871.

Monsieur le rédacteur,

En passant près des ruines de notre pauvre Temple-Neuf, bien des personnes, se rappelant le proverbe vulgaire : *On est puni par où l'on a péché*, se demandent quels péchés a donc commis ce vénérable édifice, pour s'être attiré ce terrible châtiment.

Je venais d'entendre répéter cette question, quand, mettant en ordre des papiers sauvés du bombardement, je mis la main sur le manuscrit que j'ai l'honneur de vous envoyer, et qui est comme une réponse inattendue à cette même question. C'est le discours prononcé au Temple-Neuf, le 15 août 1869, à l'occasion du centenaire de la naissance du premier Napoléon. Le prédicateur ne flatte pas la guerre. Il lui dit franchement son

fait. Ni la chaire ni les voûtes de l'église ne se sont écroulées en entendant ces paroles. Etait-ce là leur péché?

Quoi qu'il en soit, cette voix sortant des ruines pourra donner à penser à quelques-uns de vos lecteurs qui, un an après ce discours, ont vu cette même chaire et ces mêmes voûtes abattues en une nuit.

Agréez, Monsieur le rédacteur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

Leblois, pasteur.

LE CENTENAIRE

DE LA

NAISSANCE DE NAPOLÉON IER

Aimez-vous les uns les autres.
JÉSUS.

Dans les graves circonstances où nous sommes, cette fête nationale et le souvenir du premier empereur dont nous célébrons aujourd'hui le centenaire de la naissance, impressionnent nos cœurs en sens bien divers. Qui de nous ne se sentirait disposé à s'élever au-dessus des choses présentes, pour méditer non-seulement sur le passé, mais aussi sur l'avenir de notre patrie et de l'humanité? En ce moment solennel, la parole que vous venez d'entendre n'est-elle pas comme une étoile brillante pour ceux qui ne voient que ténèbres autour d'eux, et comme un stimulant salutaire pour ceux qui se complaisent dans l'état actuel des choses? Aux uns et aux autres, elle indique le moyen d'atteindre sûrement le but idéal vers lequel la Sagesse souveraine fait graviter les destinées du genre humain. Ce but quel est-il? C'est l'union des peuples en une seule et grande famille. C'est l'assemblage de tous ces membres encore disjoints en un seul et même corps où chacun, sans perdre son caractère spécial, contribue au développement et à la prospérité du corps entier.

But magnifique, mais par quel moyen l'atteindre ?

Ecoutons les réponses qui ont été données. Il en est deux qui se présentent d'abord. L'une se personnifie précisément dans le guerrier fameux, né il y a cent ans. La seconde a pour interprète un autre grand homme qui, par une coïncidence remarquable, est né la même année que *Napoléon*, à un mois seulement de distance, et dont le nom, sans être aussi populaire, n'en est pas moins un des plus illustres que l'histoire ait inscrits dans ses annales: *Alexandre de Humboldt.*

La première réponse la voici: Le moyen d'unir les hommes, c'est la guerre, la guerre de conquête.

La seconde déclare: Le moyen d'unir les hommes, c'est la Science, la connaissance des lois qui régissent l'univers.

L'histoire semble donner raison à la première affirmation, et appuyer de témoignages irrécusables l'utilité de la Guerre. Elle nous montre, au début, les peuples longtemps isolés, étrangers les uns aux autres, ne connaissant d'autre climat que celui de leur patrie, — jusqu'à l'avénement des grands conquérants, les Sésostris, les Cyrus, les Alexandre. «Ce sont eux, dit-elle, qui ont brisé les antiques barrières entre les nations. Doués de cette influence magique qui enthousiasme les hommes, ils les ont entraînés par delà les frontières de leur pays, leur ont fait franchir les montagnes et les déserts, les ont mis en contact avec d'autres hommes,

parlant d'autres langues, pratiquant d'autres religions. Ils ont donné aux uns et aux autres l'occasion de se connaître et de se comparer, et, en mêlant les races, ils ont fait naître des idées plus larges, et ouvert de plus vastes horizons. D'ailleurs, ajoute l'histoire, si les conquérants ne paraissent poussés que par un seul mobile, l'ambition personnelle, la Providence qui veille à l'harmonie du monde, leur assigne des limites qu'ils ne peuvent franchir. Leur mission achevée, elle les brise comme des instruments inutiles ou dangereux.»

Il ne faut rien méconnaître. Il y a eu des temps où la guerre de conquête a pu rendre effectivement des services à la cause de l'humanité. Mais à quel prix, grand Dieu! Voyez-vous d'ici les campagnes ravagées, les villes détruites, les familles décimées, les lois de la justice foulées aux pieds, la fleur de la jeunesse broyée sur les champs de bataille, l'espérance de l'avenir fauchée avant la maturité, la surface du globe inondée de sang?

Non, disons-nous à la Guerre, ce n'est pas toi qui accompliras les desseins de Dieu. L'Esprit moderne ne veut plus de tes services. Il cherche ailleurs un moyen moins glorieux, s'il le faut, mais aussi moins tragique, pour unir les peuples, et pour constituer la grande famille de l'humanité.

Ici la Science se présente et nous énumère les titres qui la recommandent à notre attention.

C'est moi, dit-elle, qui, par des voies à la fois plus pacifiques et plus sûres, mène à l'union du genre humain. C'est moi qui déchire les voiles de l'ignorance et de l'erreur, et qui montre tous les pays du

monde, tous les globes de l'univers assujettis aux mêmes lois. C'est moi qui révèle le secret de dompter les forces de la nature, d'atteler à cent chars remplis d'hommes, un agent que nulle main humaine ne peut saisir, et qui les traîne au travers des montagnes les plus élevées, par dessus les vallées les plus profondes, non-seulement de pays à pays, mais de continent à continent. C'est moi qui enseigne l'art de franchir les mers, d'unir les rivages les plus éloignés ! Bien plus, je prête à la pensée humaine les ailes de la foudre, et la fais voler, en un clin d'œil, d'une extrémité du monde à l'autre.

Où y a-t-il une barrière que je n'aie brisée, un obstacle que je n'aie vaincu? En ce moment même, n'est-ce pas moi qui sépare l'Afrique de la vieille Asie, pour épargner aux navires de l'Europe un détour de plus de trois mille lieues[1] ? Qui, hors moi, en aplanissant ainsi les voies des peuples, leur offre des moyens plus commodes pour s'unir?

Il est vrai, disons-nous à la Science, nous admirons tes œuvres, et nous rendons hommage à ton infatigable et féconde activité. Oui, c'est toi qui relies ensemble toutes les régions du globe, c'est toi qui facilites les rapports entre les nations et qui réunis les hommes. Mais tu les laisses en face les uns des autres, avec leur égoïsme et leurs convoitises. Ce n'est pas tout. Tu fournis au fort les moyens d'opprimer et d'exploiter le faible. Tu es une puissance, une puissance prodigieuse, mais une puissance aveugle, aussi empressée à servir

1. Allusion au percement de l'isthme de Suez.

les méchants que les bons. Quels que soient donc les avantages incontestables que tu as sur la Guerre, tu ne saurais suffire pour réaliser l'idée de l'humanité.

La Guerre a parlé, la Science a parlé. Quelle voix va se faire entendre encore pour leur disputer la préséance?

Cette voix, vous l'avez entendue. Elle s'adresse à nous par notre texte. Cette voix, c'est la voix de l'Amour. Son interprète, c'est quelqu'un de plus grand que les conquérants les plus célèbres, de plus élevé que les savants les plus illustres, ce quelqu'un c'est Jésus-Christ!

Peuples, dit-il, vous êtes tous frères. Quelles que soient les divergences qui vous séparent, vous n'avez qu'un seul et même Père.

Vous n'avez pas d'intérêts opposés. Le bonheur des uns ne saurait découler du malheur des autres. Quand parmi les membres d'un corps, les uns souffrent, comment les autres pourraient-ils se réjouir? Comme Dieu fait naître sous les climats différents des productions différentes, pour l'utilité commune, il donne à chaque nation un génie propre et des facultés spéciales pour que chacune contribue à sa manière à l'universelle prospérité.

Aimez-vous donc les uns les autres, et pour que l'harmonie triomphe dans le monde entier, qu'elle commence par s'établir entre les citoyens d'un même pays, entre les membres d'une même famille, entre ces derniers tout d'abord. L'union des cœurs entretenue dans le sanctuaire de la famille

montera comme une flamme sacrée dans la sphère plus haute de la patrie, pour éclairer de là l'humanité tout entière.

Dès lors chacun se dira : Mon prochain, ce n'est pas seulement l'homme qui parle ma langue et qui pratique mon culte. Mon prochain, mon frère, c'est tout membre de l'humanité. Quelle que soit sa religion, quelle que soit sa couleur, il est la chair de ma chair. C'est un autre moi-même. Tout ce que je lui fais, c'est en définitive à moi-même que je le fais. Le bien comme le mal que je pratique à son égard rejaillira tôt ou tard sur moi. Que ma loi suprême, constante soit donc :

Aime les autres comme toi-même.

En d'autres termes :

Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît, mais fais constamment aux autres le bien que tu voudrais en recevoir, s'ils étaient à ta place, et toi à la leur.

Réprimons, mes frères, les pensées de haine. Toute pensée de haine est une entrave à la réalisation des plans de Dieu. Toute pensée d'amour, au contraire, est une semence divine, qui portera ses fruits de siècle en siècle, pour le bonheur du genre humain.



